

Le sens de la Pâque

Jésus inscrit son adieu aux disciples dans la célébration pascale. Il lie ainsi son drame personnel à l'histoire sainte de son peuple. Ses gestes en font mémoire tout en la renouvelant profondément. *Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang. Chaque fois que vous en boirez, faites cela en mémoire de moi.* Ouvrir la célébration du Triduum pascal dans notre contexte si étrange et bouleversant, c'est aussi relier notre drame au sien en écho à celui des Hébreux ; le relier pour le relire comme une histoire sainte.

Quel parallèle étonnant en effet ! Les Hébreux sont confinés chacun dans leur maison alors que la mort passe et frappe les aînés d'Égypte. Dieu veut libérer son peuple de la main oppressante de Pharaon que les neuf fléaux précédents n'ont pas réussi à relâcher. Le sang de l'agneau marque alors leur appartenance au peuple, agneau qui représente l'offrande qu'ils devront faire en souvenir de leur libération. Un même destin s'impose à tous : en chaque maison, le premier-né sera frappé, mais l'agneau se substituera à celui qui devait mourir, il sera le prix de son rachat.

Enfermés chacun chez soi, nous attendons que la mort passe. Jamais l'humanité n'avait eu une conscience aussi vive, instantanée et globale, de l'épreuve qui la frappait. Elle n'a pas non plus beaucoup réagi aux neuf précédents fléaux : aux cris des pauvres et à tous ceux de la création, pas plus qu'aux différents genres d'épidémies mondiales comme le suicide des jeunes ou le burn-out, ou ces autres – économiquement rentables – que sont les addictions de toutes sortes. *Nous pensions pouvoir rester sains dans un monde malade*, dit le Pape. Le pharaon technocratique se proclamait invincible. Détruisant la planète, il nous oppressait tout en nous rassurant tellement par ses promesses de sécurité et d'abondance que nous étions même sur le point de croire à sa tentative de nous rendre immortels. Alors, ce qui se passe annoncerait-il l'aube d'une libération ? Quel courage et quel amour nous faudra-t-il pour affronter les quarante ans de renoncements au désert ! Quel discernement pour savoir piller l'Égypte de ses trésors à notre départ, tout en résistant à la tentation de revenir à notre esclavage ! Mais déjà l'humanité découvre une conscience nouvelle d'elle-même, celle de sa profonde fragilité et en conséquence directe, une nouvelle nécessité apparaît : celle de notre solidarité et même de notre unité.

Une crise révèle après coup une réalité que nous ne percevions pas encore vraiment. Elle est son émergence qui nous bouscule et nous ouvre les yeux douloureusement. Chaque crise est une apocalypse – au sens grec du terme –, un dévoilement, une révélation. Pendant le bouleversement lui-même ce qui nous apparaît d'abord, c'est l'absurdité parce que tous nos repères disparaissent. Ce n'est qu'ensuite que le sens nouveau se laisse percevoir. Il faut passer à travers l'épreuve – c'est la signification de la Pâque – pour commencer à comprendre.

Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant, plus tard tu comprendras, dit Jésus à Pierre bouleversé. Au paroxysme de la crise, à quelques heures de sa mort, Jésus pose un geste complètement dérisoire mais qui bouscule tous les repères : le maître lave les pieds de ses disciples. C'est le soin donné par l'esclave que l'on ne prend même pas la peine de regarder. Il agit en maître qui veut donner ainsi sens au drame qui se prépare, ou plus exactement il veut les sensibiliser à ce qui va émerger. Le mot « sens » a trois sens, nous le savons : la raison-signification, ensuite la direction-orientation et enfin – on l'oublie toujours mais en réalité c'est le plus immédiat –, la sensibilité liée à nos cinq sens. Jésus sait qu'en pleine crise, les significations précédentes s'écroulent affolant notre raison et notre besoin de maîtrise et de sécurité, que chacun est désorienté et que la raison n'est pas d'une grande aide. Jésus n'explique pas les choses pour donner une compréhension immédiate, mais il ramène chacun à son corps. Il veut sensibiliser ses disciples d'une part et leur indiquer d'autre part une direction à suivre : « Faites entre vous concrètement comme je fais pour vous ».

Son geste traduit à la fois l'intimité personnelle et délicate qu'il entretient avec chacun et la profondeur du mystère capable d'orienter toute l'histoire des hommes. Il s'arrête devant chacun, le regarde, le touche délicatement, le lave, l'essuie. Sa présence est totale attention à l'autre, à sa chair. Pourquoi cette perte de temps alors qu'il lui en reste si peu ? Parce que Jésus n'a qu'une mission : manifester le mystère de son Père, amour qui habite tout son être, lumière de ses yeux, souffle et mélodie intérieure, pulsation et tendresse de son cœur. Jésus veut leur faire toucher et sentir que Dieu est bon, doux, qu'il est **don**. Il veut même le faire manger et boire pour qu'ils le goûtent. Il sait que toute crise est apocalyptique, qu'elle révèle une réalité, mais il sait surtout que cette réalité qui émerge, c'est l'amour de Dieu puisque son amour emplît l'univers, que rien n'échappe à la bonté du Père. Seule la peur, si compréhensible au moment du bouleversement, nous empêche de voir et de percevoir cet amour.

Jésus se présente comme l'agneau immolé qu'Isaïe avait aussi désigné comme serviteur souffrant. Serviteur, esclave du soin domestique à genoux humblement, silencieusement et tendrement et agneau du repas mémorial qui se laisse manger, et dont le sang nous protège, nous rachète, nous abreuve, nous agrège et nous réunit. La raison est dépassée par le mystère comme l'angoisse est déclenchée par la crise, alors ce sont nos sens qui sont convoqués. Jésus soigne notre corps et le nourrit. Il veut ainsi attirer notre attention et fixer fermement notre intention, en faire l'orientation fondamentale de notre vie. L'heure n'est pas à l'explication théologique. Jésus au cœur de la crise touche le corps des siens, donne son corps et les agrège au sien. Il forge ainsi son corps ecclésial. Notre raison peut bien s'épuiser sur ce mystère, il s'agit d'habiter maintenant ce corps, chacun le sien propre et puis celui que nous formons ensemble, le Corps du Christ. Mon corps, don de Dieu à recevoir pour en faire l'instrument de Dieu. Mon corps par lequel je mange le sien et en deviens membre, Corps du Christ où Dieu se donne pour nous réunir et transmettre sa paix.

Alors comment célébrer cette Pâque sans être déchirés à la pensée que justement le peuple de Dieu ne peut pas assister à la célébration des sacrements, à la célébration de son propre mystère de Corps du Christ ? Une présence réelle via un écran est beaucoup moins réelle que n'importe quelle présence. Le Covid, ce petit parasite dont toute la puissance est d'être lent à se manifester, non content d'avoir réussi à stopper net l'indomptable progression du pharaon technocratique, vient séparer pour un temps le clergé des baptisés au cœur même d'une crise sans précédent que vivait l'Église à cause du scandale des clercs. *Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant, plus tard tu comprendras.* À travers tout c'est la réalité de Dieu qui émerge, mais pour vivre la crise, il faut retourner à notre corps habité par son Amour...

Prêtres et laïcs ne seraient-ils pas invités à retourner aux sources de leur sacerdoce baptismal maintenant qu'ils ne peuvent célébrer ensemble l'Eucharistie ? Nous, moines, le pouvons encore du fait de notre communauté de destin et de notre santé actuelle : Dieu en soit loué et puisse-t-il nous le permettre encore ! Ce jeûne de sacrements invite à revenir au mystère du corps habité par l'Esprit Saint, à lire la Parole de Vie, la partager en famille, à célébrer la prière de l'Église et à inventer une liturgie domestique pour honorer cet Esprit Saint qui nous habite. Comme saint Léonide, le père d'Origène, qui embrassait durant son sommeil la poitrine de son fils par respect pour l'Esprit Saint. Autrement dit, comme au temps des Hébreux, dans chaque maisonnée peut être célébrée la présence de cet unique Agneau pascal qui nourrit et soigne. Et nous moines, en célébrant la sainte Cène, identifions notre autel, à travers la croix, à la table du repas commun où les familles confinées célèbrent le sacrifice quotidien du don de soi. Identifions notre autel, à travers la croix, aux si nombreux lits d'hôpital où le soignant s'immole au service et en communion avec un agneau innocent qui expire.